

« raison, parlez lui de moi quelquefois; dites-lui que je suis morte en prononçant son nom; je vous bénis, madame. »

Clotilde me remit une petite croix d'or et me supplia de la faire porter à Alice.

—C'est tout ce qui lui restera de moi, dit-elle.

Je lui promis ce qu'elle souhaitait.

Comme la première fois, elle me demanda à embrasser son enfant, c'était ainsi qu'elle l'appelait; —puis elle s'éloigna.

Et depuis je ne l'ai pas revue.

Madame Warner s'arrêta un instant et essuya une larme.

La baronne en essuya une aussi.

Vous dire toute la tendresse que je vouai à mon enfant d'adoption est impossible, continua madame Warner.—Je vivais plus que par elle et pour elle; ma vie avait un but et je voulais le remplir;—Dieu m'avait mis sur terre pour faire le bonheur de cette chère enfant, et je voulais m'acquitter fidèlement de cette mission. Je ne vous donnerai qu'un exemple entre mille de l'amour que je portais à mon Alice.—J'avais dix-neuf ans alors, et quelques mois après tout ce que je vous ai raconté, je rencontrai dans le monde un homme noble, riche, beau, un homme enfin que j'aimai et qui m'aima. Je me laissai d'abord aller à l'entraînement qu'il m'inspirait; quand il me parlait de son amour, je l'écoutais en silence; et quand il me disait que tout son bonheur serait de me nommer sa femme, je lui souriais et lui tendais la main. Mais bientôt je songai à Alice, je me demandai si mon nouvel époux l'aimerait toujours comme je le voudrais; puis je pensai que je pouvais devenir mère, et qu'alors je reporterais sur d'autres enfants l'affection que je lui avais jurée. J'eus le courage, madame, d'éloigner de ma maison cet homme que j'aimais d'un profond amour, j'eus le courage de lutter contre mon cœur; et enfin, me sentant prête à succomber, je partis un jour de Bade, et depuis je n'y suis plus revenue. Voilà ce que j'ai fait, madame, pour mon enfant, et aujourd'hui le monde m'accuse! Mais qu'importe? reprenez-la; ce que les autres m'ont retiré en considération et en estime publique, mon enfant, me le rendra en amour et en bonheur.

—Et je le pense comme vous, répondit la baronne.

—Dieu vous entende, madame! car s'il devait en être autrement, je sens que j'en mourrais.

Et en parlant ainsi, madame Warner souriait, car elle avait foi en l'amour de son enfant.

III.

CINQ HEURES DU MATIN.

L'idolâtrie que madame Warner avait vouée à Alice s'accroissait chaque jour;—et chacun le comprendra aisément en songeant que depuis longtemps toutes ses affections, toutes ses amitiés, toutes ses tendresses n'avaient plus qu'elle seule sur qui elles pussent se reporter. Et puis, l'on aime en raison des sacrifices que l'on fait, et madame Warner avait fait tant de sacrifices à sa chère enfant!—Le passé, le présent, l'avenir de la bonne mère reposaient sur Alice.

Alice, de son côté, aimait sa bonne mère d'un grand et sincère amour;—jamais le plus léger nua-

ge dans sa tendresse, jamais le moindre changement dans sa manière de l'exprimer, mais toujours une affection égale et simple, empressée et profonde.— Toutes deux formaient un monde à elles seules, et semblaient ne vivre l'une que pour l'autre;— une fois sorties de leur petit univers, elles n'existaient plus,— et une fois entrées dans leur intérieur, elle se sentaient revivre,—et ainsi que leur existence leur affection redoublait.

De jour en jour elle devenait plus belle, et sa mère semblait de jour en jour aussi rajeunie et embellie par la beauté de sa fille; elle contemplait avec orgueil ses grands yeux noirs d'où la vie s'échappait à longs flots, et ses fraîches couleurs, et ses grands cheveux bruns qui tombaient par boucles onduleuses de chaque côté de ses joues pleines.— Puis, quand la capricieuse enfant s'élançait dans les plaines, sa mère s'arrêtait et l'admirait; ces formes gracieusement destinées, cette taille svelte et fine, ce mélange enfin des grâces de la femme et de la jeune fille, tout cela faisait rêver madame Warner;—et alors elle pensait avec terreur qu'un jour arriverait où Alice n'aurait pas assez du bonheur qu'elle trouvait dans sa famille;—elle soupirait et chassait loin d'elle ces idées de séparation et de larmes.

Un matin, sa fille ne vint pas l'embrasser comme elle en avait coutume;—et elle s'en inquiéta peu;—elle se leva, s'habilla et se promit d'aller la surprendre, et de lui reprocher en riant sa paresse inhabituelle.

A sept heures elle était chez elle, pleurant et sanglotant.

Alice était malade.

Un médecin fut mandé, et il parut inquiet de l'état de la malade.—Madame Warner s'en aperçut et se jeta à ses pieds en le suppliant de lui apprendre si la maladie de son enfant était dangereuse.

Elle demeura huit jours au chevet de son lit, huit jours et nuits.

Le neuvième, elle tomba malade elle-même de fatigue et d'inquiétude; mais elle ne voulut point qu'on la séparât de sa chère Alice, et elle répondit au docteur qu'elle veillerait son enfant tant que durerait la maladie.

Et elle passa trois jours encore auprès d'elle.

Enfin, la fièvre augmentant, elle fit transporter son lit dans la chambre de sa fille, et consentit à prendre quelque repos.

Alice, après de violentes souffrances, éprouva quelque allègement, et la joie de sa mère fut si grande, que le lendemain elle n'avait plus de fièvre et pouvait se lever sans danger.

Mais cette amélioration dans la santé d'Alice ne devait pas se prolonger; le délire s'empara de nouveau d'elle, et le soir du même jour, le docteur déclara que sa vie était en danger.

Madame Warner écouta ces paroles avec calme, et ne donna pas la plus légère marque de désespoir.

—Surtout, madame, ajouta le docteur, veillez bien à ce que tout ce que j'ai ordonné soit religieusement exécuté;—seulement alors, je puis conserver encore de l'espoir.

—Tout sera fait comme vous le prescrivez, monsieur, dit madame Warner.

Le médecin se retira, et la pauvre mère resta avec son enfant.